

Commentaires

Numéro 20, octobre–novembre 1985

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/20362ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(1985). Compte rendu de [Commentaires]. *Nuit blanche*, (20), 74–74.



LA PISCINE DE MICHEVILLE

Baru
Dargaud, 1985, 6,50 \$

Trois aspects de *La Piscine de Micheville* sont à relever. D'une part, le contexte dans lequel se déroulent les événements, soit le milieu ouvrier français agrippé à l'usine gagne-pain, sous ses fumées polluantes et dans la laideur de ses quartiers d'habitation. D'autre part, le thème, soit l'éducation sentimentale des adolescents — mâles — en 1965 décrite comme si elle était exactement contemporaine. Cet anachronisme volontaire fait appel à la fois au poids de la nostalgie, à la mode rétro, à la spécificité sexuelle et à l'état actuel des mentalités. Entre autres, et curieusement avec une toute petite phrase «Ami(e) lecteur(trice)...» qui interpelle un lectorat mixte alors qu'on avait pu croire jusque-là à une histoire «entre gars». Enfin, l'appartenance ethnique des personnages. Ils sont bretons, maghrébins, polonais, italiens... ces copains sont avant tout fils de prolétaires rassemblés par les lois de l'immigration. La vie de ces adolescents se déroule avec une effarante banalité entre la piscine, les bains-douches, la colonie de vacances et le lycée. Dans ces décors palpitants, les inhibitions, les complexes et les préjugés de tous ces gars prennent des proportions alarmantes. Leur virilité en éveil est la seule chose un peu excitante — c'est

le cas de le dire — qui anime leur existence. On se demande si leur vie n'est pas déjà là toute tracée: à jamais pleine d'espérances et pour toujours frustrée et maladroite, comme leur sexualité.

L'album plaira ou rebutera. Il reste qu'il est efficacement servi par un style expressionniste sans concession esthétique et parfaitement lisible.

Catherine Saouter Caya

LES LOUPS DE KOHM

Godard et Ribera
Dargaud, 1985, 6,50 \$

Putentrailles, que voici un album décevant! Foutreput, les dix premiers étaient bien meilleurs!

Eh oui, désolé, mais c'est comme ça. La quête intergalactique d'Axel Munshine, le vagabond des limbes, n'inspire vraisemblablement plus Godard et Ribera. Le tandem serait-il à ce point distrait par sa nouvelle série, *Chroniques du temps de la vallée des Ghloimes*, qui s'annonce d'ailleurs d'un intérêt très moyen? Godard serait-il accaparé par les histoires qu'il dessine lui-même (*Martin Milan, Norbert et Kari*) ou par cette BD pour enfants dont il écrit les textes (*La jungle en folie*)? Vraiment dommage, car *Le vagabond des limbes* était une des meilleures bandes dessinées de science-fiction au point de vue du scénario. Les auteurs avaient commencé à décrocher à partir du dixième album, *Le dernier prédateur*. La rencontre avec Chimeer, cette femme obsédante qu'Axel voit en rêve, n'y constituait déjà plus l'aboutissement naturel de l'aventure, mais plutôt une récompense advenant le succès d'une mission.

Dans cette intrigue en deux épisodes, *Le masque de Kohm* et *Les loups de Kohm*, la formule est la même et Chimeer, auparavant moteur de la série, est reléguée aux oubliettes.



Deux points intéressants toutefois. Axel y affronte (mais est-ce bien sûr?) son papa Korian, comme Luke Skywalker affrontait son Darth Vader de père à la fin du *Retour du Jedi*; et à la dernière page de l'album, le héros fatigué, brisé, s'abandonne enfin à sa compagne Musky dont on soupçonne depuis longtemps qu'elle n'est autre que Chimeer, version réalité.

Denis Côté



LA VOYAGEUSE DE PETITE CEINTURE

Pierre Christin et Annie Goetzinger
Dargaud, 1985, 9,95 \$

La Petite Ceinture est une ligne de chemin de fer qui fait le tour de Paris. Aujourd'hui désaffectée, elle a un caractère anachro-

nique et poétique qu'a bien su remarquer Christin. La Petite Ceinture n'est donc pas celle de Naïma, fille née en France d'un immigré algérien, autrement dit une *beure*. Cette ceinture entretient une ambiguïté depuis le titre jusqu'à la dernière page de l'album qui, à mon avis, le dessert.

Que la voie de chemin de fer et la fille d'immigré soient les métaphores de la société industrielle, voilà une idée pour le moins intéressante. Le chemin de fer évoque le changement historique de société. L'immigration en évoque toutes les conséquences. Pourquoi la rencontre de ces deux aspects, aux deux extrémités d'une période historique, se concrétise-t-elle dans une si longue séquence sur la prostitution des immigrées? Ou sur leur délinquance? Il y a là un rétrécissement qui rend un peu primaires les enjeux vécus par les personnages et un peu voyeurs les innombrables angles de vue sur le joli corps de Naïma.

Naïma vit et voyage le long de la Petite Ceinture, c'est-à-dire *tourne en rond* autour de Paris, prise dans l'impasse d'une marginalité sans avenir. Il lui faut changer de train, ce qu'elle fera grâce à son petit frère. Un autre voyage commence alors dans l'*Express* qui les emmène dans le Sud du pays. Est-ce dire que l'espoir repose entre les mains d'une troisième génération d'immigrés? C'est un peu simpliste et vaguement manichéen.

L'entreprise reste intéressante ne serait-ce que parce qu'elle fait partie de cette catégorie de BD françaises qui se penche sur ce phénomène social. À glisser donc dans sa bibliothèque à côté des albums de Baru ou de Bolo et Frank.

Catherine Saouter Caya